

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Multiple Giguère

Michel Lemaire

Numéro 13, février 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemaire, M. (1979). Multiple Giguère. *Lettres québécoises*, (13), 17–18.

Le jour passe entre mes lèvres.
R. Giguère

Multiple Giguère

Roland Giguère est un être multiple. Cela n'a rien d'extraordinaire : nous le sommes tous. Le fait pourtant, dans le cas de Giguère, ne laisse pas de me surprendre. C'est qu'il y a d'abord pour moi un homme qui m'est apparu avec la simplicité rugueuse et chaleureuse de l'artisan. Je ne connais pas sa vie, j'invente, et j' imagine cet homme à qui les hasards de la route, le contact avec la matière ont appris la profondeur du silence ; ce peintre qui sait que les couleurs sont souvent plus sages que le peintre et qu'il n'est pas mauvais de les laisser aller ; cet éditeur d'art qui a éprouvé l'opacité de l'encre, le plomb des caractères sur la pointe de ses doigts, la richesse vierge des papiers, la bonne fatigue de la presse à bras. On reconnaît là un art d'être que notre société a oublié ou qu'elle vénère sans comprendre. Une sagesse humble et amicale.

Et il m'est parfois difficile de faire le lien entre cet artisan et cet autre sage sans doute plus connu qu'est le poète Roland Giguère. Giguère toujours multiple car ce poète lui-même me semble double (pour le moins). Afin de simplifier, je distinguerai le moraliste et le surréaliste. Le premier dit le jour et le second la nuit. Le premier dit le monde et les choses, la main du bourreau, l'arbre et le vent, le glaive et le fourreau, les roses et les ronces, la beauté de la femme aimée, l'obscurité des temps mais la nécessité de marcher. Cette parole qui soutient l'homme dans les embûches du chemin

crée une éthique qui s'établit en images simples, en rythmes réguliers, en allitérations faciles. Le poète surréaliste est le cousin rêveur de Breton, le compagnon voyageur de Michaux. Miror a exploré avec eux « l'espace du dedans », ces contrées imaginaires plus réelles qu'on veut bien le croire et où pousse une végétation magnifique et inquiétante de mots, d'images et de couleurs.

Or ces divers Giguère se trouvent réunis dans le volume qui vient de paraître aux Éditions de l'Hexagone : *Forêt vierge folle*. On y découvre de plus le principe unificateur de ces multiples facettes qui est le surréalisme même. Le surréalisme tel qu'il fut vécu en Europe et tel que Giguère l'expérimenta lors de ses deux séjours en France dans les années cinquante et soixante. Le surréalisme avec ses déclarations sentencieuses, avec le sérieux de ses recherches oniriques, avec les belles folies des « cadavres exquis », des « objets », avec la découverte de l'art nègre, avec le bonheur de choquer le bourgeois par une vie de bâton de chaise et des expositions fracassantes. Le surréalisme entreprise de subversion globale qui s'exprima d'abord et concurremment par l'écriture et par la peinture.

Roland Giguère

forêt vierge folle



Éditions de l'Hexagone

Ouvrez le beau recueil de Giguère : les poèmes y côtoient les dessins, les objets surréalistes les présentations d'expositions, la statuette africaine et le masque océanien les textes théoriques sur la poésie et la peinture. Magnifique multiplicité, « forêt vierge folle » titre à la fois du recueil, d'un dessin et d'un tableau. Chacun y choisira son boire et son manger ; pour ma part, j'ai aimé les poèmes-collages de 1950, un poème prémonitoire de la mort d'Éluard, les dessins, les objets, *Grimoire* sorte de cadavre exquis ; *le Temps de l'opaque*, conte nocturne, et ces *Cartes postales* venues d'ailleurs, textes chargés d'une mélancolie feutrée, à la Michaux, humide et éclairée d'une lueur ; ou ces lignes en marge d'un dessin :

*Que prévoit-elle ?
que voient ses yeux si tristes ?
la perte d'un collier
la tombée du soir
ou serait-ce la mort
des colombes
qu'elle a de son propre
lait
allaitées ? (p. 39)*

Mais une vie se dessine aussi à travers les pages de ce livre. Et c'est le but de la collection « Parcours » qui s'inaugure ainsi à l'Hexagone. Une vie parmi les bribes d'essentiel que peuvent cacher un moment, un geste, un trait, un mot ou une rencontre. On ne réussira sans doute jamais à trouver cet « or du temps » à la recherche duquel déjà Breton est parti, mais peut-être des poussières se dissimulent-elles ici et là ? Dans le recueil de Giguère, on devine des femmes masquées, on rencontre des amis peintres comme Dumouchel, Gérard Tremblay et Bellefleur, on reçoit des textes précieux comme *l'Abécédaire* et *J'imagine*, et même la photo de l'auteur en un moment et en un lieu important : le palais du Facteur Cheval (on se rappellera les photographies de *Nadja*). Et un tissu se tisse de tous ces fils, d'autant plus serré que Giguère, à travers plusieurs textes théoriques, nous explique le croisement nécessaire entre la trame de l'écriture et la chaîne de la peinture.

Le rapport fondamental en est un d'identité : « le peintre, comme le poète, fait aujourd'hui un travail de scaphandrier », « la peinture, comme la poésie, est un escalier de sauvetage » (p. 22 et 25). Ce sont deux instruments concordants, deux véhicules parallèles pour explorer les profondeurs de l'existence, ce que Giguère illustre par l'image du scaphandrier délaissant la surface et plon-



geant au fond du fleuve pour en rapporter comme des radiographies d'épaves et de trésors. Exploration qui va au-delà de la psychologie individuelle car, en ces profondeurs particulières, les interrogations, les drames de chacun rejoignent paradoxalement tous les hommes. On glisse donc vers une quête philosophique, celle d'une signification de l'existence. De cette recherche intérieure naîtront des images (de mots, de formes et de couleurs) qui construiront peu à peu, au sein de l'univers inhabitable qui est le nôtre, un monde recréé, à la fois ancien et nouveau, imaginaire et plus réel que la réalité, foisonnant, violent et révolté, mais « vivant » et « habitable », et « habité ».

Et Giguère nous parle de sa poésie et de sa peinture pour y retrouver la même identité : « Je peins pour parler comme j'écris pour voir » ; « mes tableaux évo-

quent souvent des lieux : lieux inconnus, lieux étranges sous une lumière nocturne, lieux de rêve, lieux interdits parfois . . . J'aime les tableaux que l'on peut habiter : les tableaux dans lesquels on peut entrer pour rêver, pour y vivre, pour s'y réfugier quelques instants » (p. 181 et 101). Il nous raconte l'interaction, dans sa vie, des poèmes et des dessins : les griffonnages des premières années dans les marges des poèmes progressivement envahissant la page puis réclamant leur indépendance et la couleur : « J'étais possédé par une nouvelle écriture. De l'âge de la parole, je passais à l'âge de l'image et pour moi il n'y avait là nulle abdication, nulle rupture ; je disais — et je dis encore — les mêmes choses, autrement » (p. 111). Et dans ces pages, on perçoit les échos de cette lutte amicale entre les mots et les lignes. De dessins accompagnés de vers, on passe à des jeux typographiques, à des dessins ancrés autour d'une lettre, pour aboutir à des énumérations de titres de tableaux qui redeviennent des poèmes. L'affiche se fait poésie, le masque océanien amène des vers sur l'Océanie et sur les îles de l'amour. Les mots inventent les images comme les sérigraphies ont accueilli les mots. Le tissage est libre mais serré, multiple mais débordant d'une même beauté. L'homme et le poète, le peintre et l'artisan éditeur, ils sont tous là, la main au feu, la main ouverte.

Michel Lemaire

